

SIX SECRETS DU COQ DE MADAME CLÉOPHAS

(PRÉFACE À LA TRADUCTION FRANÇAISE,
À PARAÎTRE EN 2013 AUX ÉDITIONS CIRCÉ)

ANDRÁS KÁNYÁDI

Institut National des Langues et Civilisations Orientales
Paris, France
E-mail: kanyadia@yahoo.com

À l'occasion de la prochaine parution française du roman de Gyula Krúdy, intitulé *Le Coq de madame Cléophas*, cette brève préface tente d'éclairer quelques particularités du texte, tout en imitant la structure de celui-ci. Regroupé autour de six aspects fondamentaux de l'écriture krudyenne, le petit essai introductif propose autant d'incursions dans l'univers très complexe de ce grand écrivain hongrois, disparu il y a 80 ans.

Mots-clefs : Nyírség, mythocritique, littérature fantastique, Autriche-Hongrie

(disparitions)

En général, c'est au premier chant du coq que les fantômes s'en vont. Signal infallible de la retraite des esprits, c'est aussi le moment du soulagement pour les humains. Il arrive cependant que le revenant cherche à attirer ses confrères précisément par l'intermédiaire de ce gallinacé dont la crête rouge se prête si bien, paraît-il, à la fabrication d'une délicieuse soupe à effet libidinal. Quoi qu'il en soit, Krúdy semble ériger le coq en une sorte de messager de l'au-delà, envoyé pour avertir le monde des vivants. La place honorifique tenue par le coq dans le titre de ce récit singulier reste néanmoins énigmatique ; il en va de même pour l'intrigue. Si l'incipit nous informe que Pistoli est ressuscité et qu'il se montre discret sur son expérience d'outre-tombe, le lecteur s'attend surtout au développement des aventures de ce séducteur fantasque, connu du roman *Héliotrope* où l'on assistait à sa mort et à son enterrement. Et pourtant, surprise : non seulement on apprend rien sur ce qui lui est arrivé au royaume des morts, mais l'incorrigible noceur d'autrefois s'intéresse à présent davantage à l'injustice sociale qu'aux femmes. Parti à la recherche du volatile disparu, il écoute attentivement l'histoire de la vie d'une femme déçue dont le véritable nom restera dans l'ombre jusqu'au bout. Cette femme mystérieuse retrouve le coq perdu, avant de disparaître elle-même, tandis que le cheval de Pistoli s'éclipse à son

tour sans laisser de traces. Les énigmes persistent tout au long du récit, les circonstances de ces multiples disparitions ne sont jamais éclaircies, le lecteur ensorcelé se perd en conjectures délicieuses. De quoi se régaler.

(superstitions)

On se retrouve donc d'entrée de jeu devant des mystères qui ne font que s'épaissir dans le paysage brumeux de l'Est hongrois, la patrie de l'écrivain. Parente éloignée des contrées de Tourgueniev, la région du *Nyírség* est l'empire des bouleaux et des cigales, le royaume de la jeunesse de l'écrivain, immortalisé aussi dans le très beau roman au titre quelque peu intrigant, *N.N.* Dans cette région, rêves et croyances se côtoient : à propos de la lune (la pleine lune favorise la croissance de l'argent), des Tsiganes (ces nomades indomptables se passionnent pour les enfants blonds et pour les coqs « à la tête rouge »), ou du diable qui, fidèle compagnon des êtres humains, se transforme à sa guise en bouc cornu ou bien en chien noir. Et les croyances qui se rattachent aux revenants sont aussi à l'honneur : le feu tremble, la porte claque, les draps se mettent à flotter, les arbres ouvrent leurs bras et la chouette hulule. Le texte a tout d'un conte fantastique, voire gothique, où le temps se trouve suspendu à la manière des *Mille et une nuits* et où une seule nuit, grâce à la magie du verbe, équivaut au cycle des saisons. Ainsi, Pistoli franchit la porte de l'auberge lors d'une venteuse nuit printanière et en ressort le lendemain matin, comme à l'issue d'un rêve, par un temps d'automne déjà touchée par la gelée blanche. Pas étonnant qu'une fois sa mission remplie, le chercheur de coq se félicite d'avoir échappé à la perte et se barricade à jamais dans sa maison fortifiée. Même les revenants tiennent à leur sécurité personnelle.

(musique)

Il faut bien noter qu'un atout stylistique majeur accompagne ce tableau spectral : le rythme haletant de la prose. Krúdy, ce prophète de la génialité sensorielle, sait parfaitement alterner description littéraire et langue parlée, mais il réussit ici un vrai coup de maître par la transposition en prose de la langue des animaux, réputée impénétrable. Constituée de six chapitres, la structure du récit semble imiter le chant du coq. Nous avons quatre brefs chapitres préparatoires, axés sur la figure de Pistoli, ensuite un très long monologue, comme d'une seule traite, qui narre les périples de la femme vagabonde ; et pour finir, il y a le bref épilogue de l'aube. Si le long chapitre rappelle la situation récurrente dans l'œuvre de Krúdy, celle du voyageur désabusé qui relate à son interlocuteur l'histoire de sa propre vie tourmentée – tel est aussi le contexte dans *Le Compagnon de voyage* –, com-

ment ne pas songer ici aux saccades du cocorico, à ces vocalises hésitantes suivies d'un cri prolongé qui s'achève sur une note finale brusque et rauque? Le rythme musical arrive à tenir en haleine le lecteur non seulement par une époustouflante technique d'amplification mais aussi grâce au joyau de l'art « krudyen » : la comparaison, porteuse d'un surprenant effet esthétique. À titre d'exemple, voici le tableau décrivant l'assaut des mendiants hideux : « ils nous suivaient, se roulaient comme des mottes de terre mises en mouvement, rampaient à la façon de crapauds hideux, sautaient tels des pies boiteuses, aboyaient comme des chiens touchés à la patte ». C'est du grotesque, digne du pinceau d'un Jérôme Bosch.

(noms)

Chez Krúdy, les noms ne sont pas fortuits et participent toujours, bien que subrepticement, de la symbolique du texte. *Sindbad*, son héros le plus connu, semble ne rien avoir en commun avec le marin des contes orientaux, excepté le nom ; il navigue pourtant, à sa façon, à travers le temps et l'espace magyar. Le propriétaire du coq, Cléophas, fait d'abord penser au personnage de l'évangile de Luc [Luc 24:13–35], à ce disciple qui a rencontré Jésus sur la route d'Emmaüs et qui a eu droit, au cours du repas consommé en compagnie du ressuscité, au miracle christique. Sauf que chez Krúdy, le porteur de ce nom est d'emblée absent du récit car il se trouve en prison pour quelque délit inhérent à son patronyme ! La dissémination ludique, voire ironique de l'épisode biblique transparait alors au fil des motifs. Pistoli, le ressuscité impie se dit apôtre, il emprunte la route pour arriver à l'auberge, comme le font les disciples bibliques. La femme anonyme disparaît après avoir révélé sa vie, à l'instar de Jésus. Quant à l'auberge du repas évangélique, elle s'appelle ici « Affriole » : elle incite, comme l'endroit apostolique, à retrouver la joie de vivre, et Pistoli est sur le point de redevenir le galant d'autrefois. Mais, comparé au lieu saint d'Emmaüs, l'auberge reste un espace trompeur qui éveille la sensualité plutôt que la foi. Si Cléophas retrouvait la joie en apprenant le retour du Sauveur, ici c'est madame Cléophas qui sera joyeuse, et cela en récupérant son coq, non pas Pistoli. Le texte opère un habile détournement du motif de la résurrection et nous offre également un bel exemple de cohabitation entre croyances païennes et foi chrétienne.

(perversions)

Le récit se lit cependant, avant tout, comme le catalogue des pathologies humaines. Et du moment que le coq symbolise la virilité, il n'est pas fortuit de voir défiler dans ce texte une pléthore d'hommes tourmentés par les passions les plus

diverses. Celles-ci sont insolites, sulfureuses et violentes, et nous offrent le spectacle d'une véritable descente aux enfers des vices, tout comme dans *Le Prix des Dames*. Il y a le père incestueux dépressif qui ne peut se dominer et qui, à l'issue de ses aveux pour le moins surprenants, passe à l'acte en déshonorant sa fille. Il y a le roi des mendiants, une sorte de guérisseur sadomasochiste, qui donne et reçoit le fouet avec le même plaisir exacerbé. Il y a l'ingénieur fou, jaloux à l'extrême, à la fois fétichiste et voyeur qui couvre de baisers ses lettres d'amour, comme si elles étaient ses maîtresses, et trouve son plaisir à regarder par le trou de la serrure mère et fille couchées ensemble dans le même lit. Pistoli est, lui aussi, adepte du voyeurisme : il épie ses visiteurs par un trou du haut de son grenier. Le poète donquichottesque, asexué, n'a qu'un seul désir : qu'on appelle par son prénom le grand coq qu'il apporte en cadeau à la famille de sa bien-aimée. Et que penser de l'acteur, cet ignoble faux-monnayeur, escroc invétéré, qui utilise la femme comme source de revenus et finit par la troquer contre un dogue danois ? « Dans chaque être humain, la passion est un enfer à part entière », constate notre femme errante. Pour quelqu'un qui, comme elle, est passée par l'enfer de la perversion, le seul homme digne d'être étudié reste le revenant : Pistoli. Le coq retrouvé pourrait être le gage de leur union.

(encyclopédie)

Enfin, le récit peut se lire également sous un angle sociohistorique, comme l'encyclopédie nostalgique de la Hongrie d'antan, celle de la Double Monarchie. On y évoque des bals où l'on danse sur les airs de la valse viennoise, on y détaille de succulentes recettes de repas princiers, héritées du temps de l'impératrice Marie-Thérèse, on y disserte sur le code de conduite de l'aristocratie déclassée faisant l'éloge du sentiment de l'honneur mais s'adonnant déjà à de honteuses machinations, on nous renseigne sur les pratiques vestimentaires des suicidés et sur les astuces du cosmétique féminin des dames flétries, on y décrit d'extatiques processions religieuses et l'austère vie au couvent, on y détaille d'atroces maladies du corps et leurs vigoureux remèdes populaires. Et que dire alors de la géographie des vins et des bières, des techniques inépuisables de la séduction féminine ou du gai savoir des fleurs ? On retrouve donc toutes les facettes du pays d'avant la Grande Guerre que Krúdy n'a cessé de chanter toute sa vie, cette époque d'un âge d'or imaginaire, figée dans son intemporalité. *Le Coq de madame Cléophas*, commencé à l'automne de 1919, soit peu après la chute de la République des Conseils (1 août 1919) et publié dans un recueil de nouvelles [*Le rêve du brigand*, Budapest, Athenaeum, 1920] peu avant le Traité de Trianon (4 juin 1920), ne s'intéresse guère aux événements historiques qui ont secoué de fond en comble la Hongrie. Ce texte n'est rien moins que la « révolte silencieuse de l'âme lyrique »

contre les temps troubles, le triomphe de la poésie sur la réalité, un petit chef-d'œuvre d'un grand écrivain.

Bibliographie

Œuvres et traductions de Krúdy

- Kleofásné kakasa, 1919, In Gyula Krúdy, 1920. *A betyár álma*. 1^{ère} édition. Budapest, Athenaeum.
Le roman a d'abord paru en feuilleton dans la revue *Újság* (17 épisodes, entre le 30 septembre et le 19 octobre 1919)
- Le Coq de madame Cléophas*, à paraître aux éditions Circé (trad. Paul-Victor Desarbres et Guillaume Métayer)
- Sindbad ou la nostalgie*. Arles, Actes Sud, 1988 (Trad. Juliette Clancier). *Sindbad ou la nostalgie* est le fruit d'une compilation d'extraits tirés de divers recueils de Krúdy ayant pour héros Szindbád
- Héliotrope* [Napráforgó, 1918], Paris, L'Harmattan, 2004 (Trad. Anne-Christine Folinais)
- N.N.*, [N.N., 1922], Paris, L'Harmattan, 1985 (Trad. Ibolya Virág)
- Le Prix des Dames* [Asszonyságok díja, 1919], Paris, Albin Michel, 1992 (Trad. Ibolya Virág et Jean-Pierre Thibaudat)
- Le Compagnon de voyage* [Az útitárs, 1919], Paris, Albin Michel, 1991 (Trad. François Gachot)

Articles

- László Dobos, « Krúdy Gyula : A betyár álma », *Nyugat*, 1920, pp. 9–10.
- Zoltán Kőrösi, « Krúdy Gyula lélegzete », *Kalligram*, 2011, pp. 4–5.

Six Secrets of Kleofásné kakasa (preface to the French translation, 2013, Éditions Circé)

Summary

This short preface, written on the occasion of the publication in French of Gyula Krúdy's novel *Le Coq de madame Cléophas* (*Kleofásné kakasa*), explains some of the peculiarities of the text while also mimicking its structure. Centering on six fundamental aspects of Krúdy's writing, this essay make six incursions into the complex universe of this great Hungarian writer, who passed away 80 years ago.

Keywords: Nyírség, myth-criticism, fantastic literature, Austria-Hungary

